

## **L'angoisse du prolétaire généralisé**

### **Extraits du cours de janvier 2001**

J'ai insisté sur le fait que l'angoisse, pour être un affect inhérent au sujet et, en outre, transtructural, n'en présente pas moins des conditions de discours. Elle est aujourd'hui fonction du discours capitaliste. C'est ce qui m'a conduite à rappeler la thèse de Lacan, disant que tout individu y est un prolétaire, qui n'a rien pour faire lien social. Cette thèse concerne de très près l'angoisse de notre temps, et c'est ce que je voudrais déplier un peu aujourd'hui.

Je vais commencer par évoquer quelques phénomènes et je passerai ensuite à la structure de ces phénomènes. On peut noter, premièrement, combien le vocabulaire s'enrichit: voyez tous ces mots nouveaux, le stress, la panique, le traumatisme, la pression, la dépression, pour approcher l'unique affect, celui de l'objet *a*. C'est un nouveau vocabulaire qui va de pair avec les caractéristiques des jouissances actuelles. J'ai déjà eu souvent l'occasion de les caractériser, je les regroupe aujourd'hui, pour aller vite, en trois points.

D'abord l'imposition du même s'appelle maintenant la globalisation. Il y a dans l'époque une homogénéisation de fait qui supplée au défaut de l'universel, lequel, lui, passe par le signifiant.

L'homogénéisation de fait se réalise en imposant à tous les mêmes formes de satisfaction, les mêmes objets - à défaut des mêmes idéaux. Il y a bien longtemps, dans un texte que j'avais appelé "l'hystérie dans la science", j'avais noté que ce pousse-au-même va jusqu'à la différence sexuelle et culmine dans ce mot, pas si ancien, de l'*unisexe*.

Ça veut dire que nous avons une nouvelle forme de surmoi conformisant : il n'y a plus la voix de l'Autre divin, ni la voix de la loi morale. Je l'ai dit, les impératifs des signifiants-maître se sont distendus ; néanmoins les désirs se laissent séduire par les objets du marché. Et au fond cette séduction des désirs par les objets du marché passe essentiellement désormais par la contagion des images - c'est la définition de la publicité, en réalité. Toute notre publicité manipule, essaie de commander par la contagion des images. C'est dire qu'elle table sur le ressort de la concurrence narcissique. C'est une nouvelle forme de surmoi, un surmoi

beaucoup plus imaginarisé que celui des impératifs révélés ou des impératifs de la raison pratique, que j'ai évoqués la dernière fois.

Le deuxième trait qui me paraît très important, c'est le trait du morcellement, ce que j'avais appelé « l'effet de schizophrénisation ». En effet, les objets, les offres à jouir que fait le discours sont multiples et fragmentés ; les leurres du désir, on en cherche toujours de nouveaux. Non seulement ils sont multiples, mais il y a un pousse à la multiplication, au renouvellement. Cet effet de schizophrénisation se traduit très concrètement dans la vie, en particulier au niveau de la gestion du temps, de l'emploi du temps de l'homme d'aujourd'hui, où c'est pour chacun une question de savoir combien de jours, combien d'heures, combien de minutes, combien de jours il va consacrer à chaque chose : combien pour le travail, combien pour l'amour, combien pour la famille, combien pour la détente, pour l'intimité, pour la paresse. Du coup, comment chacun fait-il valoir sa singularité ? Eh bien, je crois que dans le régime d'homogénéisation schizophrénique, l'une des façons de faire valoir sa différence, c'est le dosage du temps, le soin apporté au calcul des instants que l'on va consacrer à chaque chose - c'est assez amusant à observer, si on veut bien prendre les choses du bon côté - on voit cela même chez les analystes, d'ailleurs...

Troisièmement, c'est ce que j'appellerai « le destin de solitude redoublée ». Je ne parle pas ici de la solitude métaphysique, de celle qu'impose la structure, le non rapport sexuel, je parle de celle que programme le morcellement croissant des liens sociaux. Ça, c'est une solitude historiquement déterminée, qui laisse chacun seul avec ses jouissances. C'est ce que j'ai appelé le régime du "narcynisme" par condensation entre narcissisme et cynisme. Ce régime se distingue à la fois du cynisme subversif qui était celui de Diogène dans l'antiquité, et du narcissisme des idéaux qui a traversé les siècles. Il a ses formes propres, et même quasi imposées. Pourquoi ? C'est que faute de grandes causes collectives, religieuse, politique, sociale, chacun en est réduit à n'avoir de cause possible que lui-même - telle est, au fond, la définition de Narcisse : n'avoir de cause que soi-même. A cela s'ajoute que, faute de semblants consistants, chacun ne peut se promouvoir - puisque Narcisse est parfois industriel - qu'en prenant appui sur ses modalités de jouissance, autrement dit sur son symptôme, et c'est là le cynisme : se servir de sa jouissance.

Autrement dit, j'ai l'impression que les sujets aujourd'hui sont confrontés à un choix forcé, assez précis, que je formule de la façon suivante : ou l'escabeau ou la dépression *a minima*. La dépression *a minima*, c'est la morosité de l'époque. L'escabeau, c'est le terme que Lacan a

produit en 79 pour désigner la façon dont chacun, chaque sujet, Joyce éminemment, puisqu'il parlait de Joyce dans ce texte, la façon dont chacun se promet, se fait valoir, se hausse, je dirais d'un cran, dans l'échelle de la notoriété, de l'importance etc... [...]

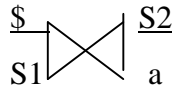
Je m'en tiens à ces trois traits, pour l'instant : le pousse-au-même, la schizophrénisation et le choix forcé du "narcynisme". Ils ont, bien sûr, leur effet d'affect, effet différentiel selon les structures cliniques, puisqu'au fond psychose et névrose ne répondent pas de la même façon à l'éthique narcynique. C'est ce que j'essaierai de montrer.

En tout cas, cet état de fait est bien passé dans la conscience qu'on peut appeler commune, l'opinion commune. J'en veux pour preuve ce qui fonctionne aujourd'hui et que j'ai évoqué souvent, à savoir le soupçon généralisé qui règne dans notre temps. Nathalie Sarraute, il y a déjà longtemps, avait écrit un roman qui s'appelait « L'ère du soupçon ». J'ai évoqué cela à Bordeaux, à propos du champ lacanien : aujourd'hui, à la question du désir, *che vuoi* ?, chaque fois qu'elle se pose - et elle se pose partout pour le pauvre narcynique d'aujourd'hui - le « on », l'opinion générale, le « on » de l'omnitude, comme dit Lacan, répond par une interprétation standard, médiatique, il répond : « tous des pourris, tous des salauds ». Ça, c'est véritablement le soupçon généralisé, disons que la voix de l'omnitude pense, croit, croit constater que chacun ne veut que sa jouissance et à tout prix. Tout cela ce sont des choses que l'on peut saisir au niveau de la superficie des phénomènes et de nos vies quotidiennes.

Maintenant, venons-en à la structure du discours qui génère ces faits. Je crois que Lacan n'avait pas tort finalement, quoique j'ai mis longtemps à le saisir, il n'avait pas tort de les imputer au discours capitaliste tel qu'il l'entend. Il faut essayer de mesurer à quel point la façon dont il écrit le discours capitaliste rend raison des faits en question. Curieusement, il a écrit ce discours capitaliste à une époque, les années 70, où ce n'était pas aussi évident que ça l'est devenu trente ans après. C'était peut être évident pour quelques esprits déjà éveillés, comme Lacan, et quelques autres, mais ce n'était pas passé dans la conscience commune de la même façon.

Je rappelle l'écriture de ce discours du capitaliste, car je voudrais commenter un peu ça. Il l'écrit avec les quatre lettres de la structure, les quatre termes de la structure - il n'y en a pas d'autre possible -, mais dans cette écriture les quatre places sont bouleversées.

On dit souvent qu'il inverse le mathème de gauche du discours du maître,  $S_1/\$$ , qu'il inverse les positions de  $S_1$  et  $\$$ . C'est vrai, mais l'important est de bien saisir le sens (au double sens!) des flèches qu'il écrit, et ça donne cela :



Les places en sont bouleversées, certes. On pourrait croire simplement que les termes n'étant pas à leur place, les places sont bouleversées, mais c'est beaucoup plus que cela : c'est que dans ce discours il n'y a plus de place distinguée, et notamment il n'y a pas la distinction entre une place d'où ça commande et une place où quelque chose est produit. Prenons le discours du maître comme discours de départ : la question n'est pas seulement qu'il y a d'abord le signifiant-maître, c'est qu'il y a une place d'où ça commande, et une autre où vient l'effet de production. Dans ce discours-là, le discours capitaliste, il n'y a plus de place de commandement, il n'y a plus de place de produit. Vous le voyez, on peut dire aussi bien, pour commenter le schéma, deux choses tout à fait contraires. On peut dire premièrement que le sujet, avec sa barre qui représente son manque insondable, commande, comme dans l'hystérie, pour produire le plus-de-jouir via la chaîne signifiante. Et on dirait alors : « voilà un sujet maître... ». Mais je peux dire exactement le contraire : je peux dire que les objets commandent au sujet, puisque le circuit des flèches est un circuit continu, sans point d'origine et sans rupture. C'est cela l'important dans le discours capitaliste, et c'est bien pourquoi, d'ailleurs, Lacan dit dans *Radiophonie* que c'est aux objets de la production, beaucoup plus qu'au maître, que les sujets devraient demander compte de l'exploitation qu'ils subissent. C'est dire qu'il introduit l'idée de sujets exploités par les objets, les objets qu'ils font produire en circuit fermé, dans un cycle sans fin, où il n'y a pas le hiatus, présent dans tous les autres discours, entre la jouissance produite et la vérité de la jouissance. Je reviendrai, sans doute, sur la question de savoir ce que cela forclôt. J'insiste pour l'instant sur le fait que ce mathème-là rend vraiment compte des phénomènes dont nous pâtissons. Je dois dire que je n'avais pas vraiment mesuré jusqu'à présent son efficacité.

Notez que dans ce circuit fermé, il y a une chose qui disparaît : la distinction des places, je viens de vous le dire, mais pas seulement : avec la distinction des places disparaît le lien social. En effet, tous les discours sauf celui-là, reposent sur des couples signifiants qui ordonnent le couple des êtres.

Dans le discours du maître, le couple du maître et de l'esclave. Sur le même modèle, vous pouvez avoir homme / femme - et pourquoi pas ? c'est un ordre possible - vous avez aussi parent /enfant ,etc.

Dans le discours de l'hystérique, il y a un couple, l'hystérique et le maître, dans des formules diverses, les mystiques et la kyrielle des représentants de Dieu et Dieu lui-même, et

puis le névrosé du XIX<sup>ème</sup> siècle et le médecin. Aujourd'hui, nous verrons cela plus tard, qu'est devenue l'hystérie ? Comment répond-elle dans le discours actuel ? Ce qu'il y avait de bien dans le discours de l'hystérique non contemporain, c'est que l'angoisse était du côté de l'autre, le sujet tâchait de la renvoyer sur le partenaire, le maître, le prêtre, le médecin à châtrer. Dans le discours moderne, l'opération n'est peut-être pas si réussie que cela.

Dans le discours universitaire aussi vous avez un grand couple : le professeur et l'élève, que Lacan a décliné sous des formes amusantes, des *sciants* et des *sciés*, le couple des savants et des astudés - astudés, c'est pas mal.

Enfin, le couple analyste / analysant, bien particulier. Question : où mettrions-nous, dans cette série, le couple du confesseur et du confessé, puisque très souvent on reproche à la psychanalyse d'être la forme moderne, larvée, de la confession chrétienne ? Ce n'est pas juste. En plus confesser, si vous l'écrivez en deux mots, ça devient amusant : con...fessé. Confesseur / con-fessé, - on peut l'écrire en deux mots - ça oscille entre le discours du maître et le discours universitaire, qui en est une variante. Le confesseur est maître de l'absolution, mais en même temps, il l'est en tant que représentant des écritures. Il met donc aussi le savoir à la place du semblant, et oscille entre ces deux discours. Ça ne ressemble guère au couple de l'analyste / analysant.

Alors, voilà l'essentiel : dans le discours capitaliste contemporain, il n'y a plus de couple, il y a seulement le sujet et ses objets - j'hésite même à dire ses objets, ce sont les objets qu'on lui fourgue, dont le discours le tente.

Le sujet et l'objet : il n'y a pas de place de commandement, il y a circuit fermé de cette relation unique. C'est ce qui fait que Lacan peut dire, dans les années 75, je crois : « on a une voiture comme une fausse femme ». En effet, le discours capitaliste fait rentrer même le partenaire sexuel dans la série des valeurs d'usage et d'échange. Dans la théorie marxiste, (ça vient d'avant Marx d'ailleurs), la valeur d'usage et la valeur d'échange, c'est une belle opposition de notions, quoiqu'il soit assez difficile de marquer une frontière précise. On voit cependant que le discours capitaliste défait la seconde, la valeur d'échange, au profit de la première, la valeur d'usage. Ça veut dire en même temps que le lien social entre les parlêtres est défait au profit de ce rapport aux objets, qui en quelque sorte réalise les fantasmes. D'où la formule que Lacan propose en 74, dans "La troisième", lorsqu'il dit son « tous prolétaires », chacun avec tous ses objets, n'ayant rien pour faire lien social.

Il faudrait s'arrêter, un petit peu sur cette thèse. La question m'a été posée à Bordeaux, je n'y ai pas répondu. Pourquoi a-t-il dit « tous prolétaires » et pas *tous capitalistes* ? Il est certain que c'est une formule qui homogénéise tous les sujets et qui défait l'idée qu'il y aurait

deux types, les capitalistes et les prolétaires, le corps des capitalistes et le corps des prolétaires. Il faut voir comment Lacan a lu Marx.. Qu'est ce qu'il a pris chez Marx ? Marx a quand même l'idée que le capitalisme est une forme du discours du maître. Il ne le formule pas en ces termes, parce qu'il ne parle pas du discours, mais il a quand même conçu la lutte des classes comme un lien social entre d'un côté l'ensemble des capitalistes et de l'autre l'ensemble des prolétaires, comme variante donc du maître et de l'esclave. Le prolétaire, variante moderne et industrialisée de l'esclave antique et le capitaliste, variante du maître. Vous voyez que la thèse de Lacan est tout à fait différente de celle-ci et porte au fond contre l'idéologie de la lutte des classes. Plus que cela : elle est une interprétation de la lutte des classes. Je pourrai la condenser ainsi : Marx a pensé la plus-value comme l'objet cause du désir du capitaliste, et il a rêvé d'un homme nouveau, qui aurait une autre cause. Mais, en stimulant la conscience de classe, en révélant aux exploités que la plus-value leur est soustraite, il l'élève pour eux au statut d'objet perdu. Pas seulement perdu : objet à récupérer. Ainsi, la plus-value devient-elle, par la grâce de Marx, l'objet, la cause du désir de toute une économie, pas seulement du capitaliste, mais de tous, prolétaire inclus.

Je réponds maintenant à la question qu'on m'a posée - esprit d'escalier. La question était : « pourquoi a-t-il dit *tous prolétaires* et pas *tous capitalistes* ? » C'est simple. C'est pour dire que le capitaliste lui-même tombe sous le coup de son discours et qu'en dépit de toute accumulation de biens, il n'est pas moins un dépossédé : un dépossédé du lien social.

Les conjonctures majeures de l'angoisse aujourd'hui réfèrent à ce statut du parlêtre prolétaire, toujours plus exilé du lien social, ou toujours menacé de l'être. C'est ce que je vais illustrer.\*

---

\* Cette question est reprise dans le cours du 24 janvier 2001 (ndlr).